

Si nous voulions de manière schématique caractériser notre époque, nous pourrions dire que c'est une époque d'inquiétude, où la conscience de la complexité nous plonge dans l'impuissance, où le futur, qui jadis nous fascinait, car chargé de promesses, se révèle désormais lourd de menaces apocalyptiques. Le millénaire qui s'achève a en effet commencé sous le signe de la promesse, de la désacralisation du monde et de la toute-puissance de l'homme. Le sujet humain s'était promis l'émancipation et la maîtrise comme objectifs et raisons d'être de son être-là dans le monde.

La perte de repères, le débousolement auquel nous sommes à présent livrés soumet nos jugements et nos considérations au doute, à l'incertitude. Certains se demandent si la nuit que ce crépuscule annonce n'est pas celle dont parlent les Écritures comme celle qui ne finira jamais. En résumé, notre époque est fortement marquée par ce que Spinoza appelait les « passions tristes », caractérisées par le fait qu'elles diminuent notre puissance d'agir, telles l'impuissance, la crainte, l'attente, etc. De surcroît, cette attente, qui n'est pas un simple mot mais le concept même à travers lequel nous pouvons identifier la modernité, s'est révélée n'être qu'un « en attendant Godot ».

L'homme de la modernité se pense et se vit comme cet animal inachevé, cette « humanité non accomplie », selon la formule choisie par Bartolomé de Las Casas pour décrire les Indiens ; inachèvement et inaccomplissement qui donnaient sens à la vie et à l'histoire de l'humanité, tout entière orientée vers le comblement de ce manque. Le progrès était ainsi, plus qu'un mot d'ordre, l'explication même des lois qui régissaient l'existence du réel. La rupture de ce mythe plonge nos contemporains, par un mouvement de symétrie, dans le désespoir.

En effet, le mythe doré du progrès, au moment mélancolique de son déclin, se présente comme le décrit Adorno dans sa *Dialectique négative* : « Il n'y a pas d'histoire universelle conduisant de la barbarie à l'humanité, mais bien une histoire universelle conduisant de la fronde à la bombe H. Elle s'achève par la menace totale que représente pour les hommes l'humanité organisée par l'apogée de la discontinuité. »

De plus, le « complexe », véritable idéologie de cette fin de siècle, entretient ce sentiment d'impuissance et de désespoir chez nos contemporains qui va en s'accroissant à mesure que le monde, désormais perçu comme une totalité incompréhensible et hostile, devient de plus en plus virtuel et spectaculaire. Le tout, la globalité est un désespoir face auquel l'individu existe alors comme pure impuissance et désolation. Virtualité et spectacle éloignent

chacun de nous du réel dans lequel nous vivons, mais, et surtout, le rapport de chacun de nous envers lui-même devient virtuel et spectaculaire. (...)

Pourtant, au sein de ce tumulte et de ce désordre, un élément semble conserver pour nos contemporains suffisamment de « substance », pour, véritable bouée de sauvetage, apparaître comme une sorte de refuge où prendre pied afin de surnager dans la débâcle du monde de la promesse : l'individu. Création de la modernité, l'individu est cette entité qui, se proclamant transhistorique et par là inébranlable, se considère comme ce sujet autonome séparé du monde conçu comme un objet qu'il peut maîtriser et dominer.

L'individu est ainsi ce personnage devenu œil regardant ce que, perçu au travers de multiples écrans, il est convenu d'appeler « le monde ». D'aucuns prétendent que le retrait narcissique vers un individualisme égoïste où chacun s'occupe de ses intérêts est la conséquence de la crise de nos cultures. Or, en réalité, « individu », loin de désigner des personnes isolées et éparpillées à la suite d'une catastrophe qui aurait détruit les liens structurant la société, est le nom d'une organisation sociale, d'un projet économique, d'une philosophie et d'une *Weltanschauung*¹.

On imagine couramment que l'individu est ce qui s'oppose à la masse, or il n'y a pas de masse sans la construction préalable d'une sérialisation, sans la déconstruction du lien social par la formation de l'individu, qui est l'atome et le nom de l'ensemble d'une massification. Il n'y a donc pas, d'un côté, l'individu et, de l'autre, les masses. Là où l'individu se trouve, la masse se trouve aussi, car l'individu est l'instance fondamentale de toute massification. Bien que la culture et le sens commun opposent individu et société, comme nous allons le voir, « individu » est pourtant le nom d'une organisation sociale, d'une cosmogonie et d'un pouvoir. C'est pourquoi nous ne pensons pas qu'on puisse identifier le concept d'individu avec celui de « personne », mot que nous utilisons pour désigner le pli caractérisé par une unité contradictoire et qui détermine l'être-là de chacun de nous dans le monde.

Les cultures et les civilisations sont des organismes vivants et, donc, destinés à vivre, se développer et mourir. La fin de toute culture est vécue sous la forme d'une crise des piliers qui l'ont fondée. En outre, que ce soit pour des causes endogènes ou exogènes, ou dans une articulation des deux (ce qui est le plus souvent le cas), les récits de fin de civilisation ont toujours, pour les contemporains de ces crises, des échos apocalyptiques qui font qu'ils se demandent si ce qu'ils vivent n'est pas plutôt la fin de l'humanité tout entière, voire la fin

¹ vision du monde

de la vie. Bien entendu, la nostalgie de cette fin de millénaire n'a pas, dans ses relents de tristesse, le monopole ou la nouveauté de l'angoisse. Mais ce qu'il s'agit d'analyser, c'est la singularité de la crise de la culture que nous vivons, sa particularité qui ne peut nullement se résumer au fait d'être simplement « celle que nous vivons ».

En effet, si toute crise de fin de civilisation se caractérise par l'effondrement des fondements de la culture finissante, la crise de la culture capitaliste sera celle de la seule culture qui se fonde paradoxalement sur la déconstruction permanente de tout principe, de tout lien et de tout interdit. La culture née en Occident et qui inaugure ce que l'on appellera la « modernité » ou l'« époque de l'homme » se construira paradoxalement sur le processus même que toute culture craint, à savoir la désacralisation, la « déterritorialisation » permanente, selon le terme de Deleuze.

La modernité et sa fille un peu dégénérée mais qui lui succède sur le même mode, la postmodernité, se veulent un mélange de scepticisme et de rationalité à outrance. La Terre, la vie, le ciel, la langue, les fonctionnements sociaux sont autant d'objets d'étude qui peuvent et doivent advenir à la transparence par la connaissance. Rien ne doit résister à la domination de la conscience. Ainsi, l'homme de la modernité se doit de pouvoir expliquer tout tabou, tout mythe, tout lien, tout appétit et tout désir, par une mise en lumière d'un mécanisme du type cause-effet, simple jusqu'au simplisme. L'homme a détrôné les dieux et il aurait, à travers la science et les techniques, construit une véritable tour de Babel vengeresse. Pour l'homme de la modernité, plus d'Icare, plus de Prométhée, bref, plus de principes, sacrés ou pas, qui s'interposent entre l'homme devenu sujet et ce qu'il considère comme sa liberté, à savoir la domination totale du monde et du réel.

Le mythe du capitalisme se prétend un anti-mythe, et pourtant il est bel et bien constitué par un récit qui décrit, explique et justifie la réalité dans laquelle les hommes vivent. Dans une société sacrée, le principe fondateur n'est pas expliqué, parce que ce qui fonde le récit n'a pas à être expliqué ou fondé. Aussi, si au commencement fut le verbe ou tout autre principe divin fondateur, dans le récit, ce principe n'est pas déplié ni expliqué. Il agira comme un véritable atome indivisible à partir duquel la structure de l'histoire de la culture se développera. Le capitalisme n'échappe pas à cette règle. Et son principe indivisible et fondateur sera constitué par ce personnage assez paradoxal qu'est l'individu.

L'individu est ainsi le seuil à partir duquel et autour duquel on analyse et interprète le monde existant. Il devient une véritable « substance », et s'il est

pourtant soumis à des lois et à des surdéterminations, il ne l'est que dans la mesure où il apparaît comme « pas encore accompli ». L'homme est d'emblée conçu comme celui qui n'est pas encore tout à fait ce qu'il doit être. C'est peut-être pourquoi, envers et contre tout, la problématique centrale d'Heidegger de l'être comme absence et de l'être-là comme tendance vers..., est, paradoxalement, très moderne. L'individu, l'homme de la modernité n'est « pas encore » et, dans sa mélancolique incomplétude, il ne vit qu'un présent de frustrations, d'oublis et de manques. Il ne se pense pas comme le maître accompli du monde : il se conçoit comme projet, en attente. Si la personne est dans le monde comme un être-là, l'individu comme création de la modernité n'est là que par défaut ou par manque. L'individu est celui qui attend son accomplissement, à l'image de ce que l'on appelait, il n'y a pas si longtemps, des « pays en voie de développement ». De la même façon, nous pouvons dire que l'individu existe comme « en voie de développement ». La complétude, le moment de la maîtrise, qu'il assimile à la liberté, est à venir. L'homme, messie de lui-même, s'est converti en sa propre promesse.

Miguel BENASAYAG, *Le Mythe de l'individu*, 2014.

I. Vous ferez un **résumé** de ce texte de 1 632 mots en 200 mots \pm 10 %.

Utilisez la **copie normalisée**.

Les formules caractéristiques doivent impérativement être **reformulées**.

Appuyez-vous sur les **liens logiques** du texte, explicites ou implicites, et **faites des paragraphes**.

Il est interdit d'utiliser un stylo-plume ; utilisez un **stylo-bille ou un feutre de couleur bleue ou noire**. Pas de blanc machine, ni d'effaceur.

II. Dissertation

Expliquez ce que vous inspire la formule suivante à la lecture des œuvres au programme cette année, *Les Suppliantes*, *Les Sept contre Thèbes*, le *Traité théologico-politique* et *L'Âge de l'innocence* :

« L'homme est d'emblée conçu comme celui qui n'est pas encore tout à fait ce qu'il doit être. »